1

J'ai toujours bien aimé les oiseaux, et tout particulièrement les volailles. Ça tient peut-être à ce que Tante Maybelle s'est mise drôlement tôt à m'appeler « cervelle d'oison » ou « cervelle de p'tit pois ». Et elle nasillait tant que je comprenais « cervelle de p'titpan ».

Je comprenais aussi que c'était une injure, vu la taille de presque toutes les cervelles d'oiseau. Petites. Minuscules. Quasi inexistantes. Pourtant, je ne l'ai jamais pris comme ça. La première fois que j'ai entendu « p'titpan », au lieu de me vexer, j'ai trotté voir la maîtresse d'école pour qu'elle me dise ce que c'était que cet oiseau-là. Miss Rogers, elle a tout de suite ouvert son exemplaire tout corné du Webster – c'est le meilleur dictionnaire de nos États-Unis – et elle m'a montré qu'il n'existait pas de « p'titpans », mais des paons, petits ou grands, qui étaient l'« ornement des basses-cours ».

Je me suis mis à me pavaner dans la classe.

– Les paons, c'est des oiseaux superbes, pas vrai, Miss Rogers ?

Miss Rogers a souri.

– Ils suppléent par leur élégance au peu d'esprit qu'ils ont, Simon.

Miss Rogers parlait toujours comme ça. C'était une dame élégante de la tête aux pieds. Moi, je ne pensais pas avoir cette élégance-là, et je me fichais d'être attifé comme un as de pique. Mais j'étais drôlement balèze. Ça sautait aux yeux du premier idiot venu. À tout juste quinze ans, je dépassais d'une bonne tête ou de deux ma tante, mon oncle, mes cousins, les élèves de l'école – et Miss Rogers aussi, pour sûr. Elle, elle était haute comme trois pommes. Mais je l'aimais beaucoup.

Aussi, j'ai trouvé bien triste le jour où l'école a fermé à la fin d'une année scolaire de plus. Miss Rogers m'a demandé de rester après les autres pour tout ranger. J'ai pris comme d'habitude le balai et j'ai commencé à chasser la poussière dans la cour.

– Simon ?

– Oui, m'dame ?

– Pose ton balai. En fait, je souhaitais te parler en tête à tête.

– Oui, m'dame ?

Elle m'a désigné une place sur le banc en face

de son bureau. Je me suis assis sans lâcher le balai. Je ne savais pas trop où le poser tant que je n'avais pas fini le ménage.

– Simon, elle a répété. Simon.

J'ai souri de toutes mes dents.

– Y a pas : vous avez mon nom sur le bout de la langue, Miss Rogers.

– C'est exact, elle a soupiré. Cela n'a rien de surprenant.

Sa bouche s'est plissée comme pour une moue. Elle jouait avec une boucle de ses cheveux d'or.

– Simon, elle a repris, il m'est très pénible de te le dire, mais tu te rends bien compte…

– Oui, m'dame ?

– Tu te rends bien compte que tu viens d'achever ta dernière année d'école primaire. Pour la quatrième fois.

– Oui, m'dame. Ç'a été encore plus plaisant que d'habitude.

Elle a froncé les sourcils.

– Quoi qu'il en soit… (Elle s'est tue, puis elle a inspiré profondément et elle a lâché, dans le souffle :) Je crois que tu as exploré jusqu'au tréfonds les arcanes de l'école primaire, Simon. Je crois qu'il est temps pour toi de la quitter.

J'ai sauté de joie.

– Ça veut dire que je vais enfin passer dans la classe supérieure ?

– Hélas non. Tu es déjà le plus âgé de mes élèves, Simon Green. Si fort que j'aie pu apprécier ta compagnie, il est temps pour toi d'affronter le monde. De déployer tes ailes.

– Vous me flanquez dehors, Miss Rogers ?

– Je t'octroie ton diplôme, Simon. Ce n'est pas pareil.

J'ai fourragé dans mes cheveux. Une épaisse crinière de poils blonds, mais pas soyeuse et dorée comme la chevelure de Miss Rogers. On aurait plutôt dit du foin au moment de la moisson et ça ne l'arrangeait guère de l'ébouriffer, mais ça m'aidait à réfléchir. Je ne m'étais pas attendu à être diplômé avant un bon paquet d'années : s'il m'avait fallu aussi longtemps pour venir à bout de l'école primaire, les classes suivantes n'auraient pas été de la tarte.

– Tu me manqueras, Simon. Ta façon de débiter le bois en bûchettes pour le poêle. Et de tout nettoyer et réparer… Et ta gentillesse avec les tout petits…

– Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? j'ai coupé. Oncle Lucas et Tante Maybelle, ils sont bien plus contents quand je suis à l'école.

– Ne peux-tu pas rendre des services à la ferme ?

J'ai haussé les épaules.

– Mes cousins, ils ne tiennent pas à ce que je me mêle de leur héritage. Mais ils disent que je m'y connais pour semer la m… le crottin. Vous croyez qu'il y a de l'avenir pour moi dans le fumier, Miss Rogers ?

Je me suis senti tout ragaillardi à cette perspective, mais elle a secoué la tête.

– Tout le monde n'apprécie pas tes talents les plus rares, Simon. Mais je suis certaine…

Elle s'est levée de derrière son bureau.

– Oui, je suis certaine que tu as ta place en ce monde. Réfléchis à ce que tu aimes le mieux faire, Simon. Réfléchis-y de toutes tes forces et je suis certaine que tu trouveras ta voie.

– Merci, Miss Rogers.

J'avais compris qu'elle me donnait congé. J'ai rangé le balai pour la dernière fois et je suis parti pour la ferme.

Pendant les cinq kilomètres et quelques du trajet de retour, j'ai tourné et retourné dans ma tête les paroles de Miss Rogers. Une phrase surtout m'obsédait : « Il est temps de déployer tes ailes… Déploie tes ailes. »

Un faucon a filé comme une flèche au-dessus